

Deux conditions fondamentales règlent la quantité du bétail qu'un cultivateur doit entretenir sur son domaine :

10. La quantité d'engrais que ses terres exigent ;
20. La détermination du bénéfice le plus élevé qu'on puisse faire sur les animaux, en raison des circonstances où l'on se trouve placé.

Sur le premier point, c'est de sa propre terre que chacun doit prendre conseil ; on règle les détails d'après l'expérience qu'on a de la force et des besoins de chacun de ses champs ; mais tout cela rentre dans les lois générales assez précises.

Pour ce qui est du second point, c'est à dire du bénéfice le plus élevé à réaliser sur les animaux, cette question est la plus importante de toutes les questions de l'économie rurale, et, pour être traitée, elle demanderait un traité spécial de quelques cents pages ; nous n'en toucherons ici que quelques points.

Le premier qui se présente est celui de savoir de quelle espèce de bétail il convient de faire choix pour consommer ses fourrages et se procurer le fumier dont on a besoin.

Pour pouvoir y répondre en quelques lignes, nous restreindrons l'application des principes que nous allons poser, aux besoins des petits cultivateurs. A ce point de vue, on peut éliminer tout ce qui a rapport aux bêtes à laine et aux chevaux. En effet les bêtes à laine ne peuvent avantageusement trouver place que sur des terres étendues où se trouvent de vagues parcours ou terres vagues, desquelles on ne retirerait rien, si l'on n'en retirait en nature ces herbes courtes qui poussent spontanément et que la dent du mouton peut seule saisir.

Le mouton est la providence de ceux qui possèdent de pareilles terres, aussi longtemps qu'ils sont forcés de les laisser en cet état. A mesure que la culture, envahissant ces petits déserts, vient substituer ses procédés productifs, mais coûteux, à l'action bien lente, mais gratuite, de la nature ; à mesure que des fourrages abondants, mais dispendieux, viennent remplacer l'herbe rare et courte qui ne coûtait rien, on est forcé de substituer au mouton un bétail moins économique, mais donnant un prix plus élevé de la nourriture qu'il consomme. Il y aurait seulement une exception à faire pour le cultivateur ayant une terre de peu d'étendue et qui se trouverait placée de manière à pouvoir engraisser des moutons avec la certitude de pouvoir les vendre dès qu'ils seraient gras. Des moutons, sous ces conditions et engraisés d'une manière rapide, peuvent payer un bon prix la nourriture qu'ils consomment.

L'espèce chevaline exige également des conditions spéciales qui ne sont pas celles dans lesquelles se trouvent en général les petits cultivateurs. Ils peuvent bien trouver un avantage réel à se servir de chevaux pour une partie de leurs travaux, mais dans certaines conditions il serait plus avantageux d'avoir recours aux bœufs pour la majorité de leurs travaux. Un attelage de chevaux, qui ne travaillerait que 90 jours dans l'année, dévorerait une grande partie des produits de la ferme. Le repos d'un attelage de chevaux, dans ce cas, ruinerait le cultivateur ; le repos d'un attelage de bœufs peut, au contraire, lui procurer des bénéfices.

Les bêtes à cornes sont le bétail de la moyenne et de la grande culture ; c'est de celui-là que nous allons nous occuper.

On peut entretenir ou des bœufs à l'engrais, ou des vaches laitières, ou élever de jeunes animaux.

De ces trois branches d'industrie, la première est celle qui exige le plus de conditions spéciales, difficiles à réunir ; elle est encore la plus chanceuse, que pour celui qui se trouve placé dans les conditions les plus favorables. Il faut avoir à sa disposition un capital de roulement considérable ; il faut être habile à faire le choix des animaux les mieux disposés à l'engraissement, et les vrais connaisseurs en ce genre sont rares ; il faut avoir, avec un grand esprit d'ordre et de régularité, la libre disposition de son temps pour soigner et nourrir convenablement les animaux à l'engrais ; il faut avoir pour la vente une débouché toujours assuré et toujours ouvert, car ramener du marché ses bœufs gras invendus, les garder quinze jours au-delà de l'époque où on les a amenés au degré d'engraissement qu'on peut leur donner, c'est manger son bénéfice ; il faut enfin, et par-dessus tout, avoir à sa disposition une nourriture de première qualité.

Pour tout dire en peu de mots, il n'y a qu'un engraissement rapide suivi d'une vente immédiate qui puisse donner des bénéfices ; un engraissement qui s'opère avec lenteur, et une vente attendue sont une véritable dilapidation des ressources d'une ferme, que les cultivateurs qui ne calculent pas prennent souvent pour une spéculation avantageuse.

Combien de fourrages et de graines ainsi consommés qui ne sont pas payés au cultivateur le quart du prix qu'ils auraient au marché ! Mais celui à qui le voisinage des manufactures de sucre de betteraves, des féculeries, des distilleries permet de cultiver en grand, avec avantage, la betterave ou la pomme de terre, et qui peut avoir des résidus à bas prix, ne saurait faire mieux qu'un engraisseur des animaux. Il en est de même de celui qui possède de riches herbages ; le bétail d'engrais est, sans comparaison, celui qui les lui paiera le plus cher.

Depuis quelques années, grâce à l'établissement de nos beurrieres et fromageries, la vache a pris sa place comme bétail de prédilection. C'est pourquoi nous devons lui donner le plus grand soin. Sa nourriture doit être la plus abondante et la meilleure possible. Mais l'économie, dira-t-on ? Mais le produit, répondrons-nous. A notre avis, il est beaucoup plus avantageux de n'avoir pas de vaches ou d'en avoir peu, que de les mal nourrir. Donner nos raisons serait trop long et d'ailleurs superflu, puisqu'il est évident que la quantité de lait produit est toujours, à part la nature de l'individu, proportionnée à la nourriture.

Parmi les différentes races de vaches, il en est qui exigent plus de nourriture, qui donnent plus de lait, du lait plus crémeux, du lait plus caseux. Les individus de la même race offrent quelquefois les mêmes différences.

Dans les étables, il est plus convenable de donner peu à manger à la fois aux vaches, parce qu'elles ruminent et digèrent mieux. Toute nourriture altérée leur est très nuisible.

On ne peut fixer la quantité de fourrage à donner aux vaches dans l'étable, puisqu'elle dépend de la